

**Réveille-toi !**

Du même auteur chez À vue d'œil :

*Ne dis rien à papa*

François-Xavier Dillard

# Réveille-toi !



© Belfond, un département de Place des éditeurs,  
2018.

© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0281-2

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

« La souffrance a ses limites, pas la peur. »

Arthur Koesler

## Prologue

À l'annonce du retour de la cour, le bal des robes noires et des robes rouges a soudain pris fin. Maître Jean-Pierre Lovichi, le ténor du barreau, l'homme des acquittements inespérés, celui devant qui les jurés s'inclinent, conquis par sa force de conviction et la puissance de son verbe, reprend sa place. Il est aux côtés de son client et affiche un air rassurant qui force le respect de tous. « S'ils savaient », pense l'avocat à ce moment-là. Si ces gens savaient que cet homme, qui a affronté les pires procureurs, défendu les cas les plus impossibles, est, à cet instant, rongé par le doute et par l'appréhension. Ce dossier qu'il a porté pendant plus de douze jours lui semble tellement épineux et le verdict si aléatoire... Jamais personne n'avait eu à plaider une cause aussi étrange, aussi absurde, et pourtant aussi simple. Son client ne peut être jugé coupable, il en a l'intime conviction. Reste à savoir s'il a réussi à transmettre ce sentiment au jury.

Cela fait plus de quatre heures qu'ils délibèrent, les discussions ont dû être âpres. Neuf hommes et femmes portant en eux leurs propres drames, leurs blessures intimes, leurs haines ataviques et leurs peurs d'enfance. Six individus, enfermés dans la chambre des délibérations avec trois juges. Neuf personnes qui détiennent entre leurs mains l'avenir de son client, ou ce qu'il en reste... Une sonnerie retentit, presque anodine, comme celle d'une cour de récréation. La porte s'ouvre enfin et la présidente va s'asseoir pour annoncer la sentence. C'est une petite femme, un peu sèche, au regard sévère et à la bouche pincée. Maître Lovichi a souvent croisé ce regard ces derniers jours, il s'y est plongé avec beaucoup de conviction, comme il l'a d'ailleurs fait avec chacun des jurés... Il pense y avoir vu de la compréhension et, pourquoi pas, de l'indulgence. La voix de la magistrate, étrangement grave, s'élève dans la salle d'audience.

— La cour et le jury, réunis en chambre du conseil, après en avoir délibéré, conformément à la loi, déclarent l'accusé non coupable.

D'abord le silence. Un long et profond silence qui suspend le temps et la raison. Et puis un sourire sur le visage de l'avocat, qui se tourne vers son client resté impassible. Et soudain, un cri, puis un autre, provenant du banc des parties civiles et de la salle tout entière. De l'indignation, du chagrin, de la haine bientôt. Le juge ordonne l'évacuation de la salle dans un brouhaha étouffant. Lovichi regarde son client, dont le visage si pâle et les yeux si gris ne semblent rien comprendre.

— Vous êtes libre mon vieux, libre, c'est fini. Venez, on s'en va.

Deux policiers se présentent immédiatement pour les encadrer et les accompagner en dehors du palais, vers la liberté. Le grand hall, tout de marbre et de dorures, est bondé de journalistes qui se précipitent à leur rencontre.

— Maître Lovichi, maître Lovichi, comment pouvez-vous vous satisfaire d'une telle décision ? C'est un coupable que vous avez fait libérer, vous le savez.

L'avocat ne répond pas, il aura bien l'occasion de le faire, sur les plateaux de télé, devant les micros des radios nationales, très vite...



Pour l'instant, il se fraie un chemin dans cette foule hystérique, aidé des deux préposés et poussant son client qui semble étranger au tumulte et aux insultes. « Assassin ! » « Tueur ! » « Monstre ! » Il aperçoit enfin le véhicule de police, à une vingtaine de mètres à peine. Dans quelques secondes, ils seront à l'abri, il pourra enfin savourer son succès, goûter pleinement les fruits de son talent et de son expérience. C'est une belle victoire, peut-être la plus belle de sa carrière. Il la fêtera ce soir, avec ses collaborateurs, ils l'ont bien mérité. Allez, plus que trois pas, à peine. C'est à ce moment-là qu'il aperçoit l'individu. Celui-ci ne regarde pas l'avocat, non, il regarde l'homme libre qui l'accompagne. Ses traits sont fixes, il n'y a rien d'autre sur son visage que de la détermination et une implacable certitude. De la détermination mais aussi une immense tristesse, un chagrin sans limites... Tout va très vite, la main qui sort de la poche, l'ombre noire du pistolet, trois coups de feu, trois éclairs, brefs, comme les aboiements d'un chien fou.

Lovichi ressent tout de suite une vive douleur dans l'épaule gauche, pareille à un coup très

violent, suivie d'une intense brûlure. Puis il se tourne vers son client dont le visage est resté, comme toujours, impassible. Ce dernier a juste posé ses deux mains sur son cœur. Sa respiration semble s'être arrêtée mais, pour la première fois, il regarde vraiment son avocat. Ses yeux noirs sont maintenant plongés dans les siens. Il ôte une main de sa poitrine et l'approche de Lovichi, qui voit avec stupeur le sang jaillir d'entre ses doigts. Les policiers se sont jetés sur l'agresseur et ont saisi son arme. De toute façon, l'homme n'a pas résisté, il s'est laissé faire et son corps est maintenant secoué de sanglots.

Le client approche alors son visage de celui de son conseil. Il réunit ce qu'il lui reste de vie et chuchote :

— Il y a d'autres formes de justice, maître...  
Merci pour tout.

Sur ces mots, il s'écroule, pendant que les flashes des journalistes immortalisent le visage hagard de l'avocat et que sa robe noire se couvre peu à peu du sang de sa propre blessure auquel se mêle celui, plus abondant encore, de la victime.

*Il ne sait plus quand il est parti chasser. Cela lui semble faire une éternité. À part la maison de briques rouges, cette toute petite mesure avec ses fenêtres ridicules devant laquelle il est passé, il ne se souvient plus de son itinéraire. Jusqu'au moment où il l'a trouvée. Et maintenant, il la suit à distance depuis déjà un bon quart d'heure. Il l'a remarquée dans le métro, cette belle fille brune élancée, avec son large sourire et ses grands yeux marron. Elle parlait avec une de ses amies, elles avaient l'air de se dire des choses amusantes toutes les deux, elles riaient parfois. Sa copine se mettait la main devant la bouche comme pour s'excuser, comme pour étouffer sa joie. Mais elle non, elle rigolait à gorge déployée, montrant ses dents d'une blancheur d'albâtre, se moquant du regard des autres, toute à son bonheur. L'amie de la fille est descendue la première, il ne sait plus à quelle station. Et puis ça a duré longtemps, ils ont dû aller jusqu'au bout de la ligne, en banlieue. Il n'y avait plus qu'eux dans la rame. Ils étaient seuls et ça lui*

*a paru étrange. Mais pas à elle. Elle s'est levée, est passée devant lui, et a même souri. Lui n'y est pas arrivé. Il lui a laissé quelques secondes d'avance et il est sorti à son tour.*

*En quittant le métro, il ne reconnaît rien. Il n'est jamais venu jusqu'ici. Il essaie bien de voir le nom de la station mais il n'arrive pas à fixer son regard, à se concentrer suffisamment pour le lire. Les lettres sont mouvantes, protéiformes, faisant naître un nom, puis un autre, pour enfin se fondre dans une sorte de gribouillis illisible. Alors il la suit, à distance, prenant garde à ne pas se faire remarquer. Les rues sont très sombres et toutes les façades des immeubles sont éteintes. Ce quartier est mort. Il voit au loin se dessiner la grande et mince silhouette de la fille, elle ne se presse pas et paraît savoir où elle va. Il entend le claquement sec et régulier de ses chaussures à talons, comme une mécanique parfaitement bien réglée. Lui souffle un peu, il commence à sentir une légère douleur dans la poitrine. Il va devoir la rattraper assez vite.*

*Maintenant il resserre fermement sa main sur son shocker électrique au fond de la poche de son manteau. Il n'est plus qu'à une dizaine de*

*mètres de la fille mais elle ne s'est pas encore retournée, pas une seule fois. Elle s'arrête soudain devant la porte d'un immeuble, immense et sombre. Il passe devant sans la regarder mais, dès qu'elle ouvre la porte, il revient sur ses pas et retient le battant avant qu'il ne se referme. La jeune femme est dans un hall gigantesque et, cette fois, il y a de la lumière, beaucoup de lumière. Blanche, forte, omniprésente, clinique. Les murs aussi sont blancs. Elle attend devant un ascenseur. Elle se retourne, le dévisage puis sourit à nouveau, de ce même sourire radieux qui illuminait ses traits tout à l'heure, dans le métro. Elle fait ça pour lui, un type sorti du néant, qui se tient devant elle avec son manteau gris, son visage mangé de barbe, creusé par la fatigue, et ses yeux rougis. Dans un instant, une seconde peut-être, il sait qu'elle va parler, lui demander si elle peut l'aider, s'il cherche quelqu'un. Mais lui, il ne veut pas entendre le son de sa voix, pas encore, pas comme ça. Au moment où la porte de l'ascenseur s'ouvre, il la pousse brutalement à l'intérieur et, avant qu'elle ne puisse crier, lui balance une décharge électrique qui la foudroie. La jeune femme s'effondre par terre, agitée de*

*longs soubresauts. L'homme au manteau gris regarde le tableau de commandes de l'ascenseur. Il y a des dizaines de touches et les chiffres, à nouveau, se mélangent et dansent devant ses yeux, dans une farandole démente. Il appuie sur le numéro qui lui semble, un instant, le plus grand. La porte se referme et il sent la cabine s'élever de plus en plus vite dans les hauteurs de l'immeuble. La fille a le visage tourné vers le sol, son corps est toujours secoué de longs mouvements convulsifs. Dans sa chute, sa robe s'est un peu relevée et il regarde ses jambes, longues et fines, ses mollets parfaits, la naissance musclée de ses cuisses. Il observe les courbes sublimes de ses fesses, il devine sa culotte dont la dentelle noire apparaît furtivement. Il sent alors une excitation sauvage naître au plus profond de son corps, de ses tripes. Chez lui, l'excitation se traduit par d'étranges pulsions, des pulsions de sang, des instincts de mort. La soif de tuer, inextinguible.*

*Il s'agenouille à côté d'elle. La cabine continue sa course folle ; il jette un coup d'œil sur le tableau, les étages défilent à toute vitesse, comme s'ils ne devaient jamais s'arrêter. Il pose*